

« Je me raconte »

Préambule

Pourquoi ce livre ? D'abord pour témoigner de mon histoire, pour que mes proches me connaissent un peu mieux, fassent un bout de chemin avec moi, et comprennent mieux mon parcours de vie. Peut-être également pour témoigner d'un temps passé qui n'est plus, mais qui m'a construit et a fait ce que je suis aujourd'hui. Enfin, sans aucun doute, pour dissiper quelques malentendus, retisser du lien et leur dire qu'ils me sont chers.

Enfant de l'Assistance

Je suis un enfant de ce que l'on appelait à l'époque l'Assistance publique et, aujourd'hui, l'Aide sociale à l'enfance. Enfant abandonné très jeune, je suis un orphelin qui n'a jamais connu ses parents biologiques. C'est une réalité un peu crue que j'ai découverte très jeune. L'administration s'est substituée à mes géniteurs et m'a placé, tout petit, chez des parents que l'on peut qualifier de nourriciers, mais que je croyais être mes parents biologiques.

Ma naissance était-elle illégitime, mes parents trop pauvres pour me garder auprès d'eux ? Je n'en sais rien et n'ai jamais cherché à

retrouver mes origines. La chose était entendue comme cela. Je n'ai pas eu envie de chercher à savoir, de connaître ceux ou celle qui m'avait mis au monde, puis abandonné. J'attendais peut-être inconsciemment davantage d'un avenir qui était dans mes mains, que d'un passé somme toute révolu. En outre, la famille S. qui sera ma deuxième « famille d'accueil » me déconseillera toujours d'essayer de retrouver ma mère. *« Elle t'a abandonné, il est inutile de vouloir la rechercher. Si, un jour, elle a besoin de toi, elle se rapprochera »*, me disaient-ils. Ai-je été influencé ? Sans doute, un peu ...

Je suis né en juin 1933, à Bordeaux. Suis-je né à l'hôpital-hospice des Enfants du Cours de l'Argonne, autrefois route de Bayonne, ou ai-je été déposé dans cet orphelinat ? Je ne sais pas. Bébé, j'ai été placé dans une famille d'agriculteurs, les B., à Mesterrieux, un petit village de 250 habitants, situé à une dizaine de kilomètres au nord de La Réole. Monsieur et madame B. ont d'abord été métayers dans cette commune, avant de pouvoir acheter une ferme plus proche de La Réole où j'ai passé quelques années.

La maison était petite dans mon souvenir. Le couple avait une fille, également de l'Assistance, et plus âgée que moi. Le temps passé dans cette famille me laisse un souvenir assez neutre. Les journées étaient rythmées par les travaux des champs et de la ferme, je revois le blé que l'on battait au fléau, l'école distante de deux kilomètres, où j'allais à pied en traversant les vignobles

Je suis resté au sein de cette famille jusqu'à l'âge de 7 ans environ.

M. B. a alors fait la rencontre d'une dame, et le couple a alors divorcé. J'ai été séparé de ceux que je croyais être mes parents très brutalement et sans aucun ménagement. Le choc a été d'une grande violence. Je n'étais pas du tout préparé à cet événement. Apprendre que ceux que vous croyez être vos parents ne le sont pas fait l'effet d'une gifle terrible. Marie B. n'était pas ma mère. Le monde se dérobe sous vos pieds, la solitude envahit tout. Vous êtes abandonné.

Le souvenir est aujourd'hui encore douloureux. Lorsque monsieur et madame B. m'ont rendu à l'Assistance, ils m'ont amené à La Réole chez Monsieur Le C., le directeur régional de l'institution, sans rien me dire. Je me suis retrouvé seul dans une grande pièce, où j'ai attendu que papa et maman reviennent me prendre. Au bout d'un temps que j'ai trouvé bien long, un couple d'étrangers s'est approché de moi et m'a emmené. Sans explication. J'ai beaucoup pleuré.

Après coup, je reste persuadé que les B., s'ils n'avaient pas divorcé, m'auraient peut-être adopté. Marie est demeurée proche de moi malgré la distance qui me séparait d'elle dans mon nouveau domicile. Elle est venue me voir régulièrement, et ce pendant des années. Elle arrivait à bicyclette, nous passions un moment agréable ensemble. Le regret l'habitait, je le sentais, il y avait de la nostalgie dans ses propos et sa façon de se comporter avec moi. Bien plus tard, marié, j'ai continué à aller la voir de temps à autre lorsqu'elle habitait une petite maison à La Réole.



Marie B. devant sa maison

Ma nouvelle famille d'accueil, Léonie et Fernand S., était également issue du monde de la terre. Petits exploitants, ils possédaient une exploitation à Saint-Martin-du-Puy, un village de 270 habitants, dans le vignoble de l'Entre-Deux-Mers, à 55 kilomètres au sud-est

de Bordeaux. Agés d'une bonne trentaine d'années, ils n'avaient pas d'autres enfants lorsque j'ai rejoint leur maison. Comme précédemment, mes journées, sans grand relief, étaient partagées entre l'école et la ferme. Quelques vignes, un peu d'élevage, des bœufs et quelques vaches, un peu de céréales, le tout se pratiquait sur une exploitation réduite et très morcelée. Je participais aux travaux, je gardais les vaches. Lui était un peu rude. Elle était plus gentille, plus douce ; plus instruite, elle m'aidait même parfois à me faire réviser les devoirs. Elle n'est peut-être pas étrangère à ma réussite scolaire puisque j'ai passé le certificat d'études que j'ai réussi. J'en étais assez fier, c'était assez bien vu à l'époque. Je conserve le souvenir de deux institutrices, une assez sévère en premier niveau, et une plus agréable en deuxième niveau, la classe des grands.

Avant de poursuivre, il n'est pas inutile de rappeler qu'en ce temps-là, la garde d'un enfant de l'Assistance est un moyen pour des paysans aux revenus modestes de compléter les maigres revenus tirés de la terre. Les garçons de 8 à 12 ans sont les plus demandés, car ils participent également aux travaux de la ferme. L'administration, soucieuse d'inculquer des valeurs éducatives saines, privilégie également l'envoi de ces enfants en milieu rural, loin des tracasseries de la ville. Pour l'administration, une vie saine à la campagne, une instruction primaire à l'école du village sont des outils irremplaçables pour donner quelque chance aux enfants assistés de réussir dans l'existence. En outre, ce qui n'est pas négligeable pour les familles d'accueil, les enfants sont habillés par l'Assistance qui envoie tous les six mois des vêtements pour

compléter le trousseau. Enfin, la protection ou la tutelle de l'Assistance publique s'exerce sur les mineurs, jusqu'à leur majorité.

Là commence la vie d'un jeune garçon qui vient d'apprendre qu'il n'a pas de parents. Une vie somme toute ordinaire. *« Je m'en suis assez vite remis, car je n'étais pas mal traité. Emporté par l'école, les menus travaux à faire et les copains, j'ai fait mon chemin. »* dirais-je.

La vie dans cette famille était assez ordinaire. On y mangeait les produits de la ferme, volailles de la basse-cour, légumes du jardin et fruits de verger. Et des cèpes lorsque c'était la saison. J'en viens à parler de cèpes car je me souviens être resté pendant deux jours sans manger car je refusais de manger ces fameux cèpes que je n'aimais pas lorsque j'étais enfants. Une fois, deux fois, trois fois, les champignons m'ont été représentés, je n'ai pas cédé, eux non plus, jusqu'à ce qu'ils deviennent immangeables !

Les loisirs, comme on l'entend aujourd'hui, étaient inexistants. La vie était d'une grande simplicité à cette époque, centrée autour du travail à la ferme et à l'école. J'avais bien sûr quelques camarades d'école dont un certain Robert A. d'origine portugaise qui avait une sœur dont j'étais amoureux. Je conserve encore aujourd'hui un souvenir précis de cette jeune fille car, dans l'école mixte où j'étais, on m'avait placé à côté d'elle.

Comme tous les gamins, j'ai à mon actif quelques bêtises sans grandes conséquences, car j'étais d'un tempérament plutôt calme et réservé. La famille S. avait un verger avec quelques pommiers, Léonie vendait une partie de la récolte au marché de Sauveterre-de-Guyenne. Pour me mettre en valeur auprès de mes copains de

classe, j'allais quelques fois dans le grenier où étaient entreposées les pommes et revenais avec des fruits que je distribuais à mes meilleurs camarades. L'entreprise était risquée et nécessitait d'agir sans bruit ! Le cerisier du voisin faisait aussi parfois les frais d'expéditions. En tant qu'enfant de l'Assistance, ce voisin ne m'aimait pas, car j'étais un enfant de nulle part, un enfant placé par l'Etat sans racines dans le village. J'ai gardé en mémoire des paroles blessantes et méchantes de sa part. J'avais tout intérêt à ne pas me faire attraper. J'aimais également poser des pièges à oiseaux. J'en attrapais parfois, moins que ce voisin qui était un expert ! Nous n'avions pas la même pratique, j'étais encore un enfant, et ces « oiseaux de vendange » que l'on attrapait à la fin de l'été, il m'est arrivé d'en manger.

En parlant de bêtises de gamin, on me demandait de me dépêcher de rentrer de l'école le soir pour aider aux travaux de la ferme. Même si j'étais bien mieux avec mes camarades de classe ! Avec ces derniers, on avait trouvé un jeu idiot mais qui nous plaisait bien. Près de l'école, passait une voie ferrée et le long de cette voie courrait une ligne téléphonique. Au sommet des poteaux téléphoniques, il y avait des « potasses » isolantes en verre. Je vous laisse deviner ce que pouvaient faire des gamins avec, à leur portée, des cailloux en nombre sur le ballast.

J'ai d'abord partagé ma chambre avec les parents de Léonie. A leur décès, j'ai pu disposer d'une chambre pour moi seul. Il n'y avait ni livres, ni ballon, ni jeux dans la maison, les loisirs étaient quasi inexistants. Le monde des adultes était logé à la même enseigne, pas de sorties, quelques fois les voisins venaient jouer aux cartes.

À Saint-Martin-du-Puy, nous étions, pendant la guerre, à quelques kilomètres de la ligne de démarcation, en zone libre. Au moins, jusqu'en novembre 1942. J'ai l'impression, sans en être tout à fait certain, que Fernand Sicard œuvrait avec la Résistance. Quelques mots saisis ici et là, « parachutage », « maquisards », des sorties nocturnes discrètes me confortent dans ce sentiment. J'avais neuf ans lorsque la zone libre a été envahie, mais je dois bien avouer que cela n'a pas changé grand-chose pour l'enfant que j'étais. Je n'ai pas souffert de la guerre. Là où nous habitions, nous ne vîmes jamais de soldats allemands traverser le village ou fouiller les maisons. A l'écart des grands axes, nous étions à l'abri des vicissitudes de la guerre. Si l'on parlait beaucoup de la guerre, dans les faits, elle était assez éloignée de nous, même si les mots « boche » et « maquisard » revenaient souvent dans les conversations. Ce n'était pas le cas pour tous les habitants de la région. Je me souviens des raids aériens, des bombardements sur Bordeaux qui illuminaient le ciel. A vol d'oiseau, nous étions pourtant à environ trente-cinq kilomètres !



Le début de l'été 1944 a été marqué par de sanglants affrontements entre l'armée allemande et les divers groupes de résistance qui proliféraient à cette époque. Blasimon, Mauriac, Saint-Martin du Puy, Saint Léger de Vignague (pas encore rattaché à Sauveterre à l'époque) ont été le théâtre de ces exactions. A Pénic, un lieu-dit de Saint-Léger de Vignague, des résistants ont été capturés, torturés. D'aucuns disent que les Allemands ont été jusqu'à leur mettre de la paille dans la bouche et l'ont enflammée. Une ferme proche, a été incendiée en guise de représailles. Des bidons d'armes avaient été parachutés dans leurs champs.

A la même époque, me revient à l'esprit une anecdote plutôt cocasse. Fernand S. a été, pendant la guerre, mobilisé pour garder des prisonniers. A la ferme, un ouvrier est venu en renfort pour aider aux travaux de l'exploitation auxquels Léonie, seule, ne pouvait faire face. Un après-midi, à l'heure de la sieste, j'ai surpris l'ouvrier en question sortant de la chambre à coucher. La solitude était sans doute trop pesante pour Léonie. Nous n'en avons jamais parlé ...

Pas très loin de la ferme, il y avait un hameau. Au sortir de la guerre, deux familles bordelaises ont acheté ou loué une maison, je ne sais plus, pour y passer leurs vacances. L'évènement a eu son importance à l'époque puisqu'il y avait, au sein de cette petite « tribu », quelques filles dont Gisèle, un peu plus âgée que moi, et dont je suis tombé amoureux. C'était mon premier amour, je devais être âgé d'environ quatorze ans. Les après-midis d'été, dès que je le pouvais, je dévalais la pente devant la maison pour les rejoindre. Nous passions ensemble des moments fort agréables qui me changeaient de mon quotidien. Gisèle apprenait l'anglais au collège.

C'était pour moi un enchantement, un accès à un autre monde. Je n'oublierai jamais cette première phrase « *Do you speak English ?* » qu'elle a prononcée, et m'a fait répéter avec d'autres mots. Ce jour-là, je me suis juré d'apprendre l'anglais. Comme on le verra dans les pages suivantes, je relèverai le défi quelques années plus tard.

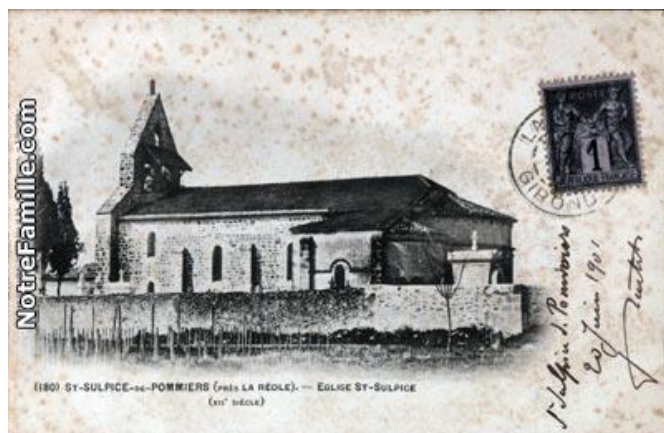
Pendant des années, je suis restée en contact avec Gisèle qui, quelques années plus tard, déménagera à Nice. Militaire, à dix-neuf ans, j'ai répondu à son invitation et, pour la première fois, je me souviens avoir pris le train pour aller la voir. C'est un voyage que l'on n'oublie pas ! Il y a eu quelques petits baisers, mais cela n'a pas été plus loin, maman veillait au grain ! La vie a fait que nous nous sommes peu à peu éloignés. Cette histoire aurait-elle pu prendre une autre tournure ? Peut-être, si Nice avait été plus proche de mes affectations. Mais ceci est une autre histoire.

Je n'étais ni heureux, ni malheureux dans cette petite ferme, même si je me sentais parfois un peu seul. Je suis resté dans cette famille jusqu'à mes quinze ans. Je suis parti de mon propre chef car, assez pauvres, les S. voulaient bien me garder mais ne pouvaient pas me payer. L'école était alors obligatoire jusqu'à l'âge de 14 ans ; cette date anniversaire passée, l'état ne subventionnait plus la famille d'accueil de l'orphelin qui devait « voler de ses propres ailes ». Je voulais travailler, devenir indépendant. A cette époque, le seul avenir possible était, dans nos campagnes, de devenir ouvrier agricole. Et pour cela, il fallait trouver un patron qui vous embauche. Les S. ont été un étonnés par ma décision, un peu peuinés, mais l'ont comprise. Nous ne nous sommes pas fâchés, de temps à autre, je leur rendais visite.

Ouvrier agricole

Je n'avais aucune idée de ce que je souhaitais faire de ma vie. Je n'avais pas d'attirance pour un métier en particulier. Mon horizon, dans les années 1947-1950 se bornait aux limites du canton. La télévision n'existait pas, je ne parle pas de l'informatique, les journaux étaient peu lus, il était donc naturel de demeurer dans le monde paysan dans lequel j'avais grandi, et de devenir ouvrier agricole. C'était d'ailleurs le sort réservé à la grande majorité des enfants de l'Assistance. C'était comme ça ! Il faut s'imaginer que nous n'allions jamais à Bordeaux, distante d'une soixantaine de kilomètres. C'était un monde statique qui n'encourageait pas à être curieux, à aller voir ailleurs.

Par ouï-dire, j'ai entendu qu'une famille, les B., recherchait un commis. C'était à Saint-Sulpice-de-Pommiers, un petit village de trois cents habitants à l'époque, situé à 3,5 km de Sauveterre-de-Guyenne. L'exploitation était plus importante que la précédente, une dizaine d'hectares peut-être, sur laquelle on travaillait la vigne, le blé, et où l'on faisait un peu d'élevage, une quinzaine de vaches, quelques bœufs et deux chevaux. J'étais intégré à la vie de la famille avec laquelle je partageais les repas, je disposais d'une chambre indépendante dans une remise qui n'était pas chauffée. C'était correct. La famille disposait davantage de moyens que la famille Sicard, elle possédait une voiture qui ressemblait à un fourgon et un tracteur, ce qui était assez rare pour l'époque.



Je gagnais environ 2500 francs par mois, ce qui représente aujourd'hui 66 euros. Mes premières économies ont été consacrées à l'achat d'un vélo pour pouvoir vadrouiller un peu, être indépendant. Le vélo donnait véritablement des ailes, et permettait d'aller beaucoup plus loin qu'à pied. On reculait ses limites.

« *Je devais faire l'affaire* », puisque je suis resté dans cette famille jusqu'à mon départ pour l'armée. Si je dépendais encore administrativement de l'Assistance publique, les rapports avec la direction étaient plus lâches. Je ne voyais plus le directeur, et c'était désormais à moi seul de m'assumer financièrement.

Les journées commençaient tôt pour s'occuper des animaux, nettoyage de l'étable lorsque les bêtes étaient à l'intérieur, changement de litière, brossage et traite. Je passais beaucoup de temps dans les vignes qu'il fallait entretenir : la taille qui est primordiale pour mieux répartir les grappes et réduire les risques de pourriture, le débourrement en avril pour sélectionner les bourgeons que l'on conserve. Il fallait enlever les tiges inutiles,

relever la vigne qui tombait au sol, à l'été couper les branches en hauteur pour que les raisins bénéficient de toute l'énergie de la vigne. Si l'on voulait une bonne vendange, il fallait s'investir ! Les B. produisaient leur vin, rouge et blanc. Je me rappelle d'un vin blanc doux qui n'était pas mauvais ... A l'été, nous étions pris également par les foins, il s'agissait de couper, faire sécher et rentrer le fourrage nécessaire à l'alimentation du bétail. Selon les caprices de la météo, cela prenait de deux à trois semaines. Je me rappelle les odeurs d'herbe coupée. Le travail était éreintant. La faucheuse était tirée par des chevaux, mais il n'y avait pas de botteleuses, tout le travail se faisait à la main. Il fallait retourner le foin régulièrement pour qu'il sèche et ne pourrisse pas. Plusieurs jours étaient nécessaires pour obtenir du foin sec. Le foin mis ensuite en tas était chargé sur des charrettes pour être transporté vers le grenier à foin. L'opération délicate réclamait des bras et du savoir-faire.



Les distractions étaient limitées. Il y avait au village un café avec un billard où j'aimais me rendre le dimanche pour jouer avec les copains autour d'un jus de fruits. A la belle saison, je réservais mes sorties aux fêtes locales, les fêtes de village. Chaque bourg s'enorgueillissait à avoir la sienne ! Chaleureuse et simples, ces fêtes permettaient aux jeunes de se rencontrer. Un chapiteau, un parquet, un petit orchestre et l'on dansait ! Chacun attendait avec impatience le jour du bal pour rompre avec la monotonie de la semaine. C'était alors la principale source de distraction. Je n'avais pas de vacances, d'ailleurs où serais-je allé ? Les congés payés devaient m'être payés.

Il y avait deux enfants, un garçon à qui je rends encore visite de temps à autre, et une fille moins âgée que moi, Monique dont je suis devenue assez proche au fil des mois. Je pense que je ne lui étais pas indifférent puisqu'un jour elle est venue me rejoindre dans mon lit, même s'il ne s'est rien passé de contraire à la morale. Mon statut d'ouvrier agricole interdisait de toute façon une idylle entre nous et ... les parents, qui n'étaient jamais bien loin veillaient au grain !

Ces années d'enfance et d'adolescence auront été, somme toute, assez fades. Enfant de l'Assistance, je ne me plains pas car j'aurais pu tomber dans des familles plus difficiles. Années fondamentales dans la construction du futur adulte, elles auront été pour moi des années sans grands malheurs, mais sans grands bonheurs non plus. Un quotidien sans relief, sans émotion. Fort heureusement, le meilleur était à venir ...

EVDA, je rejoins l'armée de l'air

A 19 ans, l'échéance du service militaire approchait. Depuis 1950, sa durée était de 18 mois. Je n'avais pas l'esprit particulièrement militariste mais, ce service, puisqu'il fallait le faire, autant s'en affranchir au plus vite ! J'ai donc décidé de devancer l'appel en me disant : « *Je vais me débarrasser de l'armée, on verra après quoi faire* ». Il n'y avait pas de vocation au départ.

Je suis donc allé à la gendarmerie de Sauveterre de Guyenne qui m'a, dans un premier temps, informé sur les choix et les possibilités qui m'étaient offerts. Il se passe quelques jours et la gendarmerie me rappelle pour m'informer que le nom que je portais n'était pas le bon. Je ne m'appelais pas J., le nom de ma mère, mais C., puisque mon père m'avait reconnu. Surprise totale ! A 19 ans, je change d'identité en même temps que je change de monde pour entrer dans l'armée de l'air. Et là, va commencer une autre vie !

J'ai signé un engagement d'EVDA (engagé volontaire par devancement d'appel). « *C'était parti pour deux ans !* » C'était alors la durée minimale de service lorsqu'on avait fait le choix du devancement d'appel. Ma première affectation est la base de Mérignac, ce sera aussi la dernière quelques années plus tard, mais je ne le savais pas à l'époque. Les débuts sont curieux, puisque je passe les premiers jours tout seul dans une chambre. J'allais manger au réfectoire, c'était plutôt bon, dans tous les cas meilleurs qu'à la ferme, et je regagnais ma chambre. Le temps d'établir mon dossier, d'attendre d'autres volontaires ? Je ne sais pas. J'ai rejoint ensuite, en train, la Base aérienne 745 d'Aulnat au nord-est de Clermont-

Ferrand, dans le Puy-de-Dôme. Il y avait là le centre d'instruction pour les jeunes engagés.

J'ai donc fait ce que l'on appelle communément les classes à Aulnat. Règlement militaire, apprentissage des grades, ordre serré ou comment apprendre à marcher au pas en formation, sport, marches, bivouac, tirs, combat à pied se succédèrent pendant 2 mois. Tout ça m'allait bien, passé le temps d'adaptation. L'apprentissage de la vie en collectivité s'est fait sans grandes difficultés, nous dormions dans des chambrées d'une dizaine de lits superposés. En revanche, je conserve le souvenir douloureux des vaccinations et de la fameuse TABDT ! Formellement, les sorties étaient limitées, mais on faisait le mur pour se rendre à Clermont-Ferrand. Heureusement que j'avais pu faire quelques économies avant de partir, car ce n'était pas avec le prêt du soldat que nous attribuait l'armée que l'on aurait pu se distraire !

La guerre s'était achevée sept années plus tôt, la France avait été durement touchée et la reconstruction était loin d'être achevée. Les difficultés étaient une réalité, il manquait de tout, alors que la guerre d'Indochine engloutissait hommes, matériels et budget, que les « événements » d'Algérie se précisaient et que la guerre froide mobilisait de plus en plus de moyens. La guerre d'Indochine, entre autres, coûtait cher, et par conséquent, le packaging des jeunes recrues était limité à sa plus simple expression, à savoir, un treillis bleu du même type que celui que portaient les ouvriers de l'industrie.

L'instruction de base achevée, il a fallu choisir la spécialité dans laquelle on souhaitait servir. J'ai fait le choix des transmissions.

Peut-être, attiré par la téléphonie ? J'ai alors rejoint la base de Toulouse Balmat pour suivre cette formation. L'implantation de la Base aérienne 727 de Toulouse était ancienne puisqu'elle possédait encore un ancien hangar à dirigeables, hangar qui sera transformé en centre de formation pour les transmissions, la goniométrie et le contrôle aérien sur les premiers radars américains du plan Marshall. L'apprentissage durera trois mois pour passer le brevet de téléphoniste. La transmission par fil, la mise en œuvre et l'utilisation du téléphone n'auront alors plus de secret pour moi. Il y avait des gardes de nuit assez nombreuses en sus de la formation technique. Je passe alors 1^{ère} Classe. Je prends goût peu à peu au « métier militaire » qui, ma foi, s'harmonise assez bien avec ma personnalité. Le dimanche, on sortait en douce, pour aller danser dans un petit bal proche de Balma. Valse, paso doble nous faisaient oublier un temps les contraintes de la vie militaire. Pour autant, je ne fréquentais pas de jeune fille régulièrement et n'avais pas encore de vrais copains. Cela arrivera un peu plus tard.

Au terme de la formation, il fallait faire le choix d'une affectation. Pour mémoire, nous sommes en 1953, la guerre d'Indochine fait rage, et Dien Bien Phu ne tombera que l'année suivante, ce que l'on ne pouvait deviner à l'époque. L'armée avait un besoin en hommes important, d'autant que seuls les engagés pouvaient servir sur ce théâtre d'opérations. L'armée « *mettait le paquet* » pour nous attirer : une prime importante et la tenue fantaisie, c'est-à-dire la tenue réservée aux sous-officiers. « *J'ai failli parti* », mais la famille S. avec laquelle j'étais toujours en contact me l'a fortement déconseillé « *Ne pars pas là-bas, tu vas te faire tuer* », me répétait régulièrement S. père. Je m'étais engagé pour partir, pour voir du

pays. Par chance, j'ai eu l'opportunité de pouvoir être muté en Afrique du Nord, au Maroc. Ce n'était pas l'Extrême-Orient, mais ce choix me permettait néanmoins de quitter la France, et de voir d'autres horizons avec des risques bien moindres. En outre, la solde y était plus élevée !

Je suis muté au Maroc

Je suis affecté à Meknès, bateau jusqu'à Casablanca, puis en camion jusqu'à Meknès. Il y avait tant de choses nouvelles depuis que j'avais endossé la tenue militaire ! C'était l'aventure pour moi ! Jamais je n'aurais pu imaginer un tel parcours quelques mois auparavant. L'armée de l'air me donnait une formation et un accès à un monde entièrement nouveau. L'ouvrier agricole que j'étais encore voilà quelques mois ouvrait grand les yeux. *« J'étais heureux, tout simplement ».*

Le Maroc était encore un protectorat à l'époque, lorsque j'y débarquais. La base école 708 Meknès « Commandant Mezergues » qui sera dissoute en 1961 était ancienne, puisque l'installation d'un champ d'aviation sur l'emplacement de la base remontait à 1912. La base abritait l'école de chasse qui formait des pilotes sur avions à réaction, des T33 et des Vampire.



© French Airshow TV : 2011

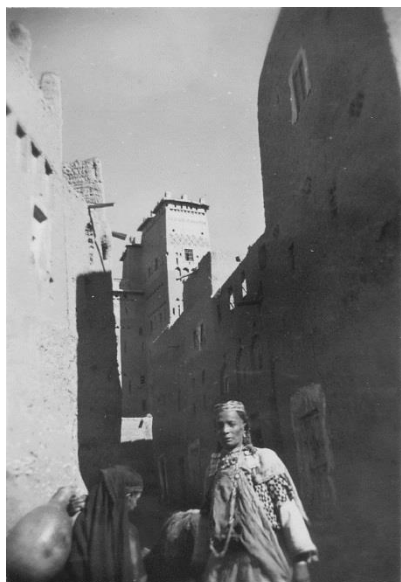
T 33 et Vampire



Insigne de la base de Meknès

Le pays, la religion musulmane, ses coutumes, ses habitants m'interpellent. Leur façon de vivre est totalement différente de ce que je connais. Et, dans les débuts, je suis un peu déstabilisé, il me manque des repères que je n'ai pas. Les vingt premières années de ma vie, mon éducation, mon environnement familial, l'absence d'ouverture aux autres et au monde extérieur ne m'ont pas préparé. J'ouvre grand les yeux ! La ville est importante, c'est l'une des quatre villes impériales du Maroc et la troisième plus grande ville du royaume, celle que l'on appelle « *La ville aux cent minarets* ». Moi qui n'allais jamais à Bordeaux ! En permission, nous allions nous promener dans la médina, un ensemble fortifié par des remparts imposants dont la hauteur atteint quinze mètres, les souks sont très pittoresques pour le provincial que je suis et qui n'a jamais quitté son Sud-Ouest natal ! On allait quelques fois au cinéma, à défaut de pouvoir aller au bal qui n'existait pas à Meknès. Nous restions entre nous sans vrais contacts avec les Musulmans ou les Français du quartier européen.





Quelques images du Maroc

En goguette, il nous arrivait parfois d'aller dans le quartier réservé,
le « Bousbir », où se trouvaient des maisons de tolérance.



Franz Fautsch

961. - CASABLANCA. — Le Quartier réservé - Un groupe d'hâsîses.

Romain Gary, dans son roman *La promesse de l'aube* décrit bien le bousbir de Meknès durant la Seconde guerre, « *une véritable ville entourée d'une enceinte fortifiée, comptait alors je ne sais combien de milliers de prostituées, réparties entre quelques centaines de "maisons". Des sentinelles en armes étaient placées aux portes et les patrouilles de police parcouraient les ruelles de la «ville» (...) Le bousbir, au lendemain de l'armistice, bouillonnait littéralement d'une activité aussi débordante que peu variée. (...) Les képis blancs de la Légion étrangère, les chèches kaki des goumiers, les pèlerines rouges des spahis, les pompons des marins, les coiffes écarlates des Sénégalais, les serouals des méharistes, les aigles des aviateurs, les turbans beiges des Annamites, les visages jaunes, noirs et blancs, tout l'Empire était là, dans le vacarme assourdissant que les boîtes à musique déversaient par les fenêtres (...)* » La situation s'était quelque peu assagie dans les années 1950 ...

De temps à autre, on faisait le mur ; je me suis fait prendre une fois, et j'ai connu les joies de quelques nuits passées en cellule. Meknès m'aura permis de grandir, d'entrer dans le monde adulte, parfois en trébuchant. Comme cette unique « cuite » prise un soir de Noël ou de Nouvel An. Ai-je trop bu, m'a-t-on fait boire ? Je ne sais pas. Ce dont je me souviens, c'est des copains qui m'ont couché et d'un sacré mal de tête le lendemain. Je n'ai plus recommencé ! Contrairement à beaucoup d'autres, je n'ai pas succombé aux charmes de la cigarette. Je préfèrai revendre les cigarettes « Troupe » que l'on percevait et mettre un peu d'argent de côté. Est-ce du fait de mon éducation, du milieu très modeste d'où j'étais issu, j'ai toujours été économe, peut-être trop ...

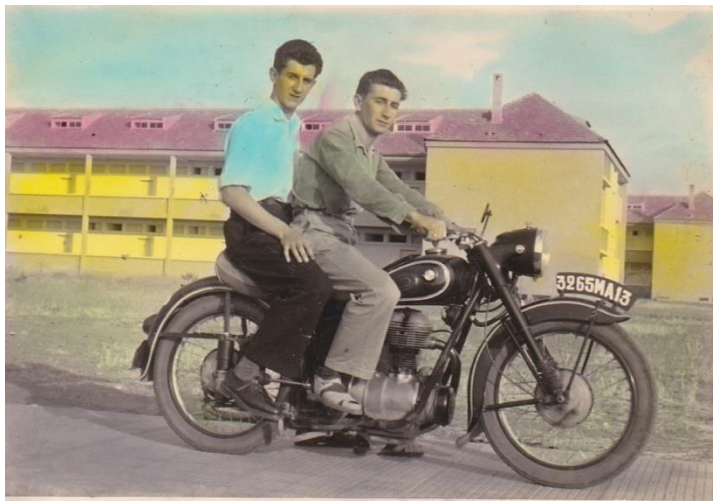
A la base, j'ai été affecté au « Fly Control », une unité qui avait la charge de transmettre l'ensemble des mouvements des avions, arrivées et départs. Outre cette mission d'information téléphonique, j'allais également sur le tarmac et sur le parking pour guider les avions de transport à leur arrivée. Il y avait là des Junker 52, des avions allemands qui dataient de la guerre, et des DC 3. Il m'arrivait d'aller à la tour de contrôle. Dans l'emploi que je tiens, je mets en pratique tout ce que j'ai appris à Toulouse. Le travail me plait bien, la discipline n'est pas pesante et l'ambiance de travail plutôt agréable, même si on travaille parfois de nuit.



Junker 52

Après dix-huit mois de service, j'ai été nommé caporal et ma solde a augmenté de façon substantielle. Je touche alors une paie que je n'avais jamais eue jusqu'alors. Avec les économies que je peux faire, j'achète ma première moto à un copain. C'était une BMW 250. Au début, je pilotais mon engin sans permis, c'était la liberté totale !

J'en profite pour visiter le pays et je découvre une partie du Maroc, un pays que je vais apprendre à aimer.



Avec un copain sur ma BMW 250

Je passe également le permis militaire VL que je transformerai ultérieurement en permis de conduire civil. C'est un événement pour moi ! D'autant qu'il y avait une épreuve de mécanique, une discipline que je ne maîtrisais pas du tout. Là où je travaillais, un capitaine, qui répondait au nom de V., m'avait, a priori, pris en estime et avait demandé à un aspirant de me former dans cette matière totalement inconnue pour moi. J'y ai pris goût ! Et j'ai appris à aimer la mécanique, les différentes étapes du fonctionnement d'un moteur. Je me souviens avoir passé mon permis sur une 2 CV. « Conducteur confirmé », j'emmenais ensuite tous les matins le capitaine V. dans sa tournée, inspecter les pistes. J'aurais préféré être aux commandes d'un avion. C'était mon rêve

secret, devenir pilote, mais avec un seul certificat d'études en poche, cela m'était malheureusement totalement impossible. J'en étais conscient.



En tenue, et en civil (photos colorisées)

Je suis resté à Meknès environ deux années, puis j'ai été muté à la base école 707 de Marrakech où je resterai deux à trois ans. Je me souviens avoir rejoint la base en moto, un beau périple de plus de quatre cents kilomètres en empruntant pistes et routes plus ou moins praticables !



La base de Marrakech, vue d'avion



Insigne de la base de Marrakech

Un très bon séjour. La ville m'a beaucoup plu. J'étais employé comme téléphoniste au standard de la base où je travaillais de nuit. Je suis devenu un virtuose du jack sur le répartiteur téléphonique manuel. Cela me laissait du temps de libre, temps que j'ai consacré à l'apprentissage de l'anglais, une langue que j'ai toujours voulue maîtrisée. Il existait en effet à l'extérieur de la ville une base

américaine avec une antenne qui accueillait, plusieurs fois par semaine, les étrangers désireux d'apprendre l'américain. Une aubaine pour moi, j'en ai largement profité et j'ai pu grandement m'améliorer dans la pratique de cette langue. Cela me servira plus tard ...



A la tour de contrôle, et à côté d'un T33

A Marrakech, en 1955, j'ai dû changer de spécialité car la téléphonie n'offrait aucun débouché et aucune perspective d'avancement. J'étais attiré par la météorologie, mais là aussi le niveau d'études

exigé me paraissait un peu élevé. Avec le recul, je pense que j'aurais pu réussir en m'investissant beaucoup. Toujours est-il qu'au final, j'ai choisi la spécialité radar, après avoir réussi les tests psychotechniques d'admission à la spécialité, que je suis allé passer à Paris. Juste le temps d'un aller-retour, pas le temps de visiter la capitale ! J'ai été envoyé ensuite en formation au Centre d'Instruction des Contrôleurs d'Opérations Aériennes (le CICOA 931), à la base aérienne 141 d'Oran la Sénia, en Algérie. La formation sur scope, qui a duré plusieurs mois, était d'un niveau élevé mais très intéressante. « *Pour moi, tout ça, c'était du gâteau !* » J'étais heureux. Une telle promotion avec mon niveau d'instruction était inespérée. Aujourd'hui encore, je dois avouer que ce parcours m'impressionne.



Base d'Oran

Le métier de contrôleur est fort intéressant. Connaissances techniques, sens des responsabilités, prise de décision, il fallait être professionnel. Le contrôleur aérien assure le contrôle au radar des avions militaires pendant leur phase de vol (navigation, assaut, bombardement, ravitaillement en vol, interception) ainsi que la surveillance de l'espace aérien national depuis la salle d'opérations d'un centre radar. Du point de vue strictement militaire, le contrôleur militaire doit être plus vigilant que le contrôleur civil car il a un souci supplémentaire, celui de l'adversaire potentiel qui peut échapper au radar en le parasitant par de faux échos ou en volant près des reliefs.



Travail sur le scope!

Je suis promu au grade de caporal-chef, et je réussis les épreuves du BE (Brevet Élémentaire) de contrôleur aérien. Tout allait pour le mieux, d'autant qu'à Oran, je fais connaissance de celle qui deviendra ma femme.

Ma rencontre avec Antoinette, et ma mutation à Saïdia du Kiss

Située en bord de mer, Oran était une ville qui se prêtait aux sorties et aux rencontres. Lorsque les cours étaient terminés et que nous avions « Quartier libre », il était très agréable de flâner en ville ou sur la corniche. Dans les semaines qui ont suivi mon arrivée, j'ai fait la rencontre d'une jeune fille à moitié musulmane que j'ai commencée à fréquenter. Je suis sorti un temps avec elle jusqu'à ma rencontre avec sa meilleure amie, Antoinette. On allait à la plage tous les trois. C'était ma foi fort agréable mais également fort embarrassant car dès ma rencontre avec Antoinette, j'ai su que c'était elle qui m'attirait. Antoinette était fort jolie et avait beaucoup de charme. *« Elle avait beaucoup plus d'avantages que son amie »*. Je ne lui étais pas insensible non plus, et ce qui devait arriver arriva. Bientôt nous ne sortions plus à trois mais à deux. Ça a été tout de suite quelque chose de très fort entre nous. Nous ne vivions pas une aventure sans lendemain, mais un grand amour qui, mais nous ne le savions pas encore, aller durer des décennies.

Antoinette B., c'était son nom, était plus âgée que moi d'une année. Elle avait trois sœurs Cécile, Georgette et Annette, que j'ai peu fréquentées, et deux frères. La famille était une famille pied-noir installée depuis longtemps en Algérie. La famille avait quitté Alger pour Oran voilà quelques années, vraisemblablement pour des raisons professionnelles, son père travaillait alors aux chemins de fer algériens. Les parents étaient malheureusement déjà décédés, et les filles, qui n'avaient pas fait d'études, tentaient de se

débrouiller tant bien que mal dans la vie. Antoinette vivait seule et travaillait comme femme de ménage chez des particuliers.



Antoinette, Georgette et Annette (de gauche à droite)

Nous avons vécu des moments très forts. Les jours passaient et il devenait évident qu'à la fin de mon stage, je ne m'en retournerai pas seul à Marrakech. Tous les deux, nous avions l'envie de construire ensemble une vie de couple. En attendant, j'étais en stage et logeais sur la base.

J'avais acheté une voiture, une 4 CV, une petite voiture particulièrement spacieuse pour son époque. Elle était de couleur grise. La Renault 4CV, surnommée la « 4 pattes », symbolisait le retour de la paix et de la prospérité car elle était la première voiture

française accessible au plus grand nombre comme l'indiquait le slogan publicitaire diffusé à l'époque : « 4 chevaux, 4 portes, 444 000 francs ! » C'était plus pratique lorsqu'on est en couple pour aller se promener qu'en moto !



Devant notre 4CV

Nous aimions tous les deux nous promener, aller au cinéma et aller danser. Moi qui ai toujours aimé la danse, j'étais particulièrement heureux d'avoir rencontré quelqu'un qui aimait également cela. J'étais fier d'avoir rencontré une si belle cavalière. Il régnait une belle harmonie entre nous. C'était la guerre en Algérie mais Oran, à l'époque où j'y séjournais, était calme. Même si l'ambiance demeurait très particulière avec des communiqués fréquents annonçant des accrochages, des attentats avec le bilan des pertes en fellagas, en civils et en militaires français. La guerre, fort heureusement, nous a épargné. Nous avons eu la chance de passer à côté des événements.

Au terme du stage, c'est en couple que nous avons pris la route de Marrakech. Je dis « la route » car nous sommes rentrés en voiture bien que ce fut déconseillé à cause des attentats. Un périple de huit cents kilomètres, fort agréable avec des paysages magnifiques, qui s'est très bien passé. En tant que caporal-chef, je pouvais loger à l'extérieur de la base. Nous nous sommes donc mis tout de suite à la recherche d'une maison, que nous avons trouvée rapidement. Modeste, très simple, avec une pièce principale, c'était une petite maison de ville meublée qui correspondait à nos attentes. Nous y avons vécu très heureux. De surcroît, Antoinette avait trouvé un emploi de femme de ménage. Sorties en ville et dans la campagne avoisinante, bals, petits restaurants, c'était le bonheur, une vie de couple que j'avais rêvée et qui se réalisait au quotidien.

En 1957, j'ai été muté à Saïdia du Kiss, à vingt kilomètres d'Oujda, à l'extrême nord-est du Maroc, très près de la frontière maroco-algérienne. Un séjour comblé tant sur les plans professionnels que personnels d'environ deux années. Saïdia, surnommée « *la perle bleue* », abrite l'une des plages les plus longues du Maroc au bord de la mer Méditerranée. Le sable y est fin et doré, et son climat méditerranéen fort agréable.



La plage à Saïdia

(...)